

COMMUNE DE SAINT-MARTIN-DU-FRESNE

Sébastien CASTELLION

1515-1563

LA VIE ET L'ŒUVRE D'UN GRAND SAVANT DU XVI^e SIÈCLE
DÉFENSEUR DE LA LIBERTÉ DE CONSCIENCE
NÉ A SAINT-MARTIN-DU-FRESNE (Ain)

LE COMITÉ D'ÉRECTION DU MONUMENT
- 1926 -



BOURG, IMPRIMERIE RÉPUBLICAINE, 5, RUE LITTRÉ
Louis PAGE, Propriétaire

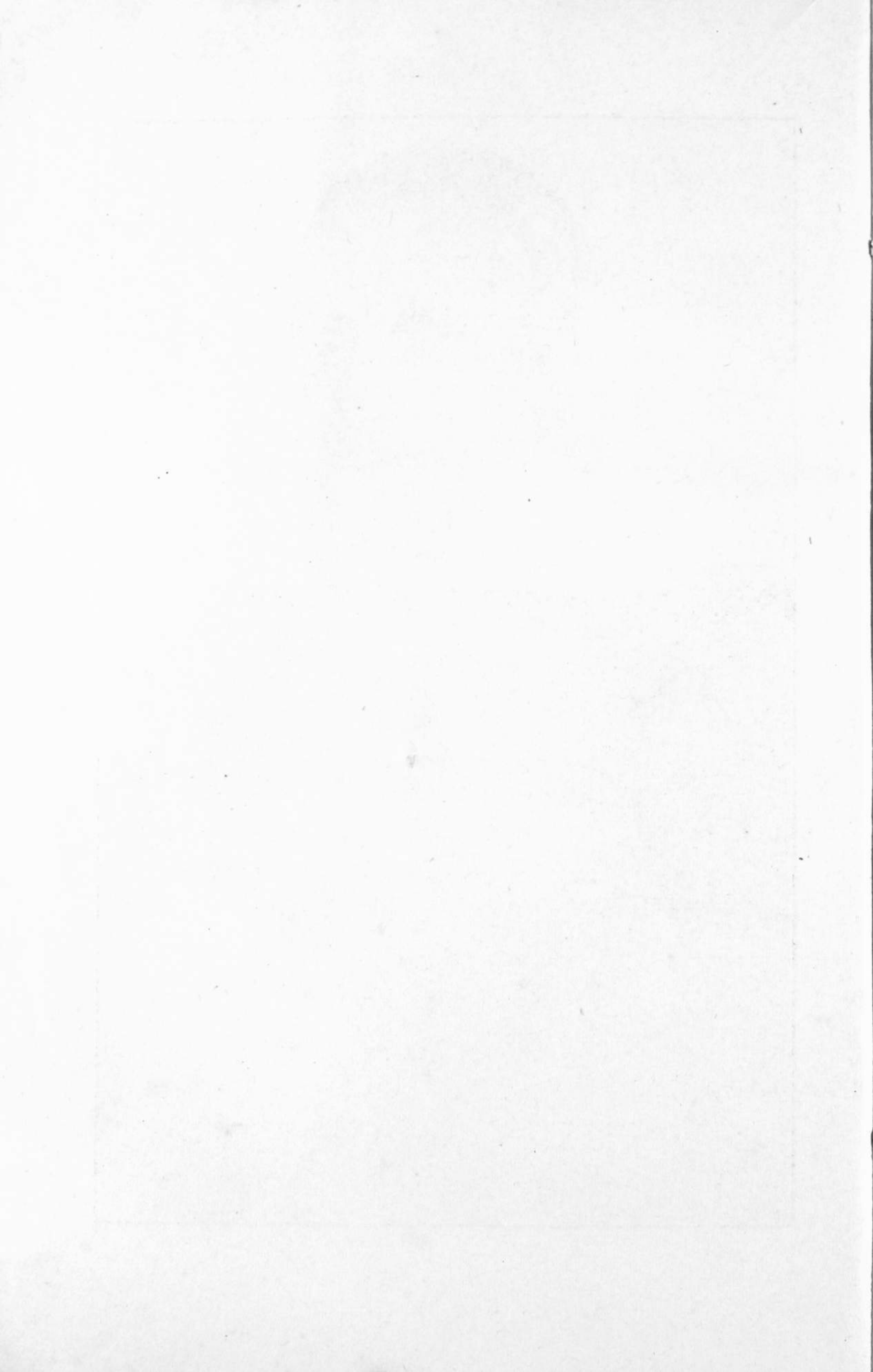
1926

Il a été tiré de cette brochure 30 exemplaires sur papier vergé teinté hollande, numérotés de 1 à 30.

2.000 exemplaires sur papier vélin bouffant.



SÉBASTIEN CASTELLION



COMITÉ SÉBASTIEN CASTELLION

Présidents d'Honneur :

- M. Ferdinand BUISSON**, Président de la Ligue Française des Droits de l'Homme et du Citoyen, ancien Directeur de l'Enseignement Primaire ;
M. Eugène CHANAL, Sénateur, Président du Conseil Général de l'Ain ;
M. le PRÉFET de l'AIN.

Président :

- M. Claude GOURMAND**, Maire de Saint-Martin-du-Fresne.

Vice-Présidents :

- M. MERCIER**, Conseiller d'Arrondissement, Maire de Montréal.
M. BAILLET, Conseiller d'Arrondissement.
M. le SOUS-PRÉFET de NANTUA.
M. ROZIER, Maire de Nantua.

Secrétaire Général :

- M. TORTILLET**, Instituteur à Bélignat.

Secrétaire :

- M. GAUDET**, Instituteur à Saint-Martin-du-Fresne.

Secrétaire Adjoint :

- M. LOMBARD**, Instituteur à Saint-Martin-du-Fresne.

Trésorier :

- M^{me} MARTINAND**, Institutrice à St-Martin-du-Fresne.

Membres :

LE CONSEIL MUNICIPAL de Saint-Martin-du-Fresne, représenté par sa délégation :

MM. Georges PINARD, Adjoint ;

Marius SONNET, Conseiller Municipal ;

Paul CHARBONNEL, Conseiller Municipal.

Benoît JOSEPH, Conseiller Municipal.

LA FÉDÉRATION DE L'AIN DE LA LIGUE DES DROITS DE L'HOMME, représentée par M. GIRODET, de Bourg, Président.

LA SOCIÉTÉ D'ÉMULATION, représentée par M. le Docteur SERVAS, Président.

LA SOCIÉTÉ DES NATURALISTES DE L'AIN, représentée par M. le Docteur BOCCARD, Député, Président.

L'UNION DE LIBRES PENSEURS ET DE LIBRES CROYANTS, par M. Etienne GIRAN, à Sèvres.

LE SYNDICAT DES INSTITUTEURS ET INSTITUTRICES DE L'AIN, représenté par M. NEYRAUD, Secrétaire Général.

LA LIBRE-PENSÉE DE NANTUA, représentée par M. BOURBON, de Nantua.

M. SENGISSEN, Instituteur en retraite, à Nantua.



BIBLIOGRAPHIE

Sébastien Castellion, sa vie et son œuvre (Etude sur les origines du Protestantisme libéral français), par **Ferdinand Buisson**, 2 volumes, à la Librairie Hachette.

Sébastien Castellion et la Réforme Calviniste; les deux réformes, par **Étienne Giran** (en vente chez l'auteur, 3, Sente des Rossignols, Sèvres (Seine-et-Oise), prix : 10 francs.

ŒUVRES DE S. CASTELLION

(Voir Bibliographie de M. Buisson, appendice, pages 342 à 380, t. II).

Les Dialogues Sacrés.

Poèmes latins et grecs.

Traduction de la Bible en latin et en français.

Traité des Hérétiques (réédition 1913, à Genève).

Conseils à la France désolée.

Contra libellum Calvini.

Traductions diverses d'écrits théologiques.

Éditions et traductions de classiques grecs.

Ouvrages posthumes. — Dialogues.





PRÉFACE de M. FERDINAND BUISSON

Il n'y a pas à hésiter.

Sébastien Castellion (Chateillon) — né à Saint-Martin-du-Fresne en 1515, mort à Bâle en 1563, — est bien l'homme qui a consacré sa vie entière à la liberté de conscience.

Il la recommandait dès 1551 en termes pressants, dans l'admirable préface de sa traduction de la Bible au jeune roi d'Angleterre, Edouard VI.

Il la soutint encore par de nombreux et vifs écrits, lorsque Calvin fit brûler Michel Servet pour hérésie.

Il la défendit contre Théodore de Bèze, partisan de la peine de mort pour l'hérétique.

C'est le même homme enfin qui, au lendemain du massacre de Vassy, dix ans avant la Saint-Barthélemy, écrivait son Conseil à la France désolée. Il indiquait en quelques pages émouvantes la solution libérale qui, après trente ans de guerres civiles, devait triompher avec Henri IV et « permettre en France deux Eglises. » Il concluait : « Le Conseil t'est donné, ô France ! c'est que tu cesses de forcer

consciencés, de tuer ni persécuter, mais permettre qu'en ton pays il soit loisible à ceux qui croient en Christ et reçoivent le vieux et le nouveau Testament, de servir Dieu selon la foi, non d'autrui, mais la leur. »

Enseigner avec cette force et cette netteté, non seulement la tolérance, mais le respect de la conscience en plein XVI^e siècle, à la fois contre les catholiques et contre les protestants, c'était devancer le temps, c'était faire entendre deux cents ans d'avance la voix de la Révolution, qui est celle de la raison et des droits de la personne humaine.

Les pages qui suivent résument avec simplicité ce que fut l'œuvre de ce précurseur, les persécutions qu'il a endurées, sa vie de souffrance et de pauvreté; l'humble courage avec lequel il sut tenir tête à des ennemis tout puissants.

C'est bien le moins qu'aujourd'hui, les compatriotes de Castellion rendent hommage à celui qui, seul de son temps, professa ouvertement, au nom de l'Évangile, les idées aujourd'hui communes à tous les Français.

Ferdinand BUISSON.



AVANT-PROPOS

L'idée de rappeler la mémoire de *Sébastien Castellion*, un des grands écrivains protestants de *xvi^e siècle*, qui restera surtout connu comme un des premiers défenseurs de la liberté de conscience, remonte à plus de cinquante ans.

En 1868, *Edmond Chevrier* écrivait dans un opuscule intitulé : *Protestantisme dans le Mâconnais et dans la Bresse*, que le département de l'Ain s'honorerait en élevant à Castellion une statue ou un simple buste.

En 1892, *M. Ferdinand Buisson* publiait à la librairie Hachette une œuvre magistrale, consacrée à notre illustre compatriote : *Sébastien Castellion, sa vie, son œuvre ; Essai sur les origines du protestantisme français*. On peut affirmer que ce savant ouvrage a vraiment sauvé Castellion de l'oubli ; — c'est grâce à lui qu'on a appris à mieux connaître une vie admirable et une œuvre immense, consacrées à la défense d'idées que notre siècle seulement allait voir consacrées.

Le 25 septembre de la même année, un article de l'*Abeille du Bugey*, dû à la plume du regretté écrivain *Auguste Arène*, signalait l'étude de *M. Buisson* et exhortait les concitoyens de *S. Castellion* à commémorer la mémoire de l'apôtre de la tolérance, « à rendre un hommage tardif au montagnard qui, parti de Saint-Martin, était allé semer sous ses pas, les idées lumineuses de la liberté et de la tolérance. »

En 1904, l'idée fut reprise par *M. Sengissen*, instituteur à *Chamoise*, hameau de Saint-Martin-du-

Fresne, et sous les auspices de la Libre-Pensée de Nantua, un Comité fut constitué.

Tout semblait devoir aboutir. Mais la municipalité de Saint-Martin se déclara hostile à l'idée d'érection d'un monument à Castellion et à toute commémoration. Comme l'écrivait M. Arène, dans l'*Abeille du Bugey*, le malheureux Castellion se trouvait encore persécuté trois siècles et demi après sa mort.

En 1911, à la suite d'une fête organisée par la Société du Sou des Ecoles laïques de Bellegarde, où M. Ferdinand Buisson fit une conférence sur Sébastien Castellion, sous la présidence de M. Eugène Chanal, Sénateur, Président du Conseil général de l'Ain, il fut question une fois de plus d'élever un monument en l'honneur de l'adversaire de Calvin et de l'intolérance. Le projet n'eut pas plus de succès que les précédents.

Les efforts de tant de dévoués citoyens ont facilité la tâche de ceux qui, aujourd'hui, ont repris leur pieuse pensée ; ils sont heureux de voir enfin réalisée l'idée de glorifier un homme qui a illustré son petit pays par ses écrits et par sa philosophie religieuse, d'où émane la tolérance, et en fin de compte l'idée de laïcité.

C'est grâce à la libéralité du Conseil municipal de Saint-Martin-du-Fresne que la mémoire de Sébastien Castellion a pu être commémorée et que la plaque qu'on va lire, faisant connaître la vie et l'œuvre de Sébastien Castellion, a été éditée.

M. T.





SÉBASTIEN CASTELLION (1515-1563)

APÔTRE DE LA TOLÉRANCE

Sébastien CASTELLION a été un savant professeur du XVI^e siècle, très versé dans la langue grecque et la langue latine, un écrivain abondant, dont les œuvres écrites en latin et en français furent appréciées en son temps ; il a été surtout un des premiers défenseurs de la liberté religieuse, et comme on l'a dit, un véritable apôtre de la tolérance.

Son vrai nom était *Chateillon*, comme on le voit par la signature d'une lettre de son frère qui se trouve à la bibliothèque de Bâle. Quand il fit imprimer sa Bible française il reprit sur le frontispice le nom de Chateillon.

Un jour, quelqu'un l'avait appelé par méprise Castalion ; se souvenant de la fontaine Castalie, consacrée aux Muses, il en fut ravi et il signa de ce nom qui devait lui rester.

Plus tard, Castellion devait se repentir d'avoir cédé à un sentiment d'orgueil en abandonnant son nom patronymique. Il était trop tard, et c'est

sous son pseudonyme qu'il est universellement connu.

Sébastien Castellion était né en 1515 et il mourut en 1563 : il semble bien tard pour glorifier sa mémoire, ignorée aujourd'hui du grand public. Mais si cette commémoration d'un personnage qui fut célèbre et qui a lutté et souffert pour des idées qu'on ne discute plus guère, est tardive, il est nécessaire de lui donner plus d'éclat pour qu'elle soit la réparation d'un oubli injustifiable.

Nul n'a plus droit que Sébastien Castellion à cette juste réparation. Il appartient au plus grand siècle de notre histoire, celui de la Renaissance, qui vit briller les arts et les lettres de tout leur éclat, et celui de la Réforme religieuse, véritable révolution d'où est sortie la liberté religieuse et la liberté de penser.

Castellion est non seulement un des glorieux fils de ce grand siècle, mais il est un des plus fidèles à son esprit et à son génie : adversaire de Calvin et de toutes les tyrannies doctrinales, par delà de longs siècles il rejoint la philosophie laïque et libérale de notre époque. Par son respect des croyances des autres hommes et son courage tranquille à défendre les siennes, il semble appartenir au XIX^e siècle, qui aura vu dans notre pays le triomphe du libre examen, de la tolérance religieuse et de la laïcité.



ORIGINE DE S. CASTELLION

Sébastien CASTELLION est né à Saint-Martin-du-Fresne en 1515, six ans avant la diète de Worms, qui mit Luther au ban de l'Empire, et six ans après Calvin, son redoutable adversaire, né à Noyon, en 1509.

La famille Chatillon ou Chasteillon, dont le nom s'est aussi orthographié Chastillon et Chasteillon, est une des plus anciennes de Saint-Martin, petite commune de l'Ain, située à huit kilomètres de Nantua dont la montagne de Chamoise la sépare. Placée à l'entrée de la Combe du Val, elle communique par une route qui s'en va à l'est, avec le Haut-Bugey, Brénod et Hauteville d'un côté, Saint-Rambert de l'autre. La route de Genève à Lyon, par Nantua, Maillat, Cerdon, Pont-d'Ain, traverse le village dans toute sa longueur. Les vestiges d'une vieille tour, dressée à l'ouest, sur un tertre élevé, dominant la vallée de l'Oignin, attestent la puissance et la splendeur d'un bourg qui connut des différends nombreux avec ses voisins, les puissants abbés de Nantua.

L'origine de Castellion a été assez controversée. La statistique du préfet Bossi, dressée en 1808, rappelle en ces termes la vie du célèbre théologien : « Castellion ou plutôt Chatillon, habile protestant, était né à Châtillon-les-Dombes, quoique le Dictionnaire historique le fasse sortir des montagnes du Dauphiné. Il fut célèbre par ses démêlés avec Calvin, ses opinions sur la foi et les nombreux ouvrages qu'il a publiés à ce sujet. »

On affirmait également qu'il était originaire de Chatillon-en-Bugey ou Chatillon-de-Michaille, ou du pays des Allobroges. — Bresse, Bugey, Savoie, ces trois pays appartenaient à l'époque où vivait Sébastien Castellion à la Maison de Savoie, la confusion était facile à faire, surtout qu'il passa une grande partie de sa vie à Bâle.

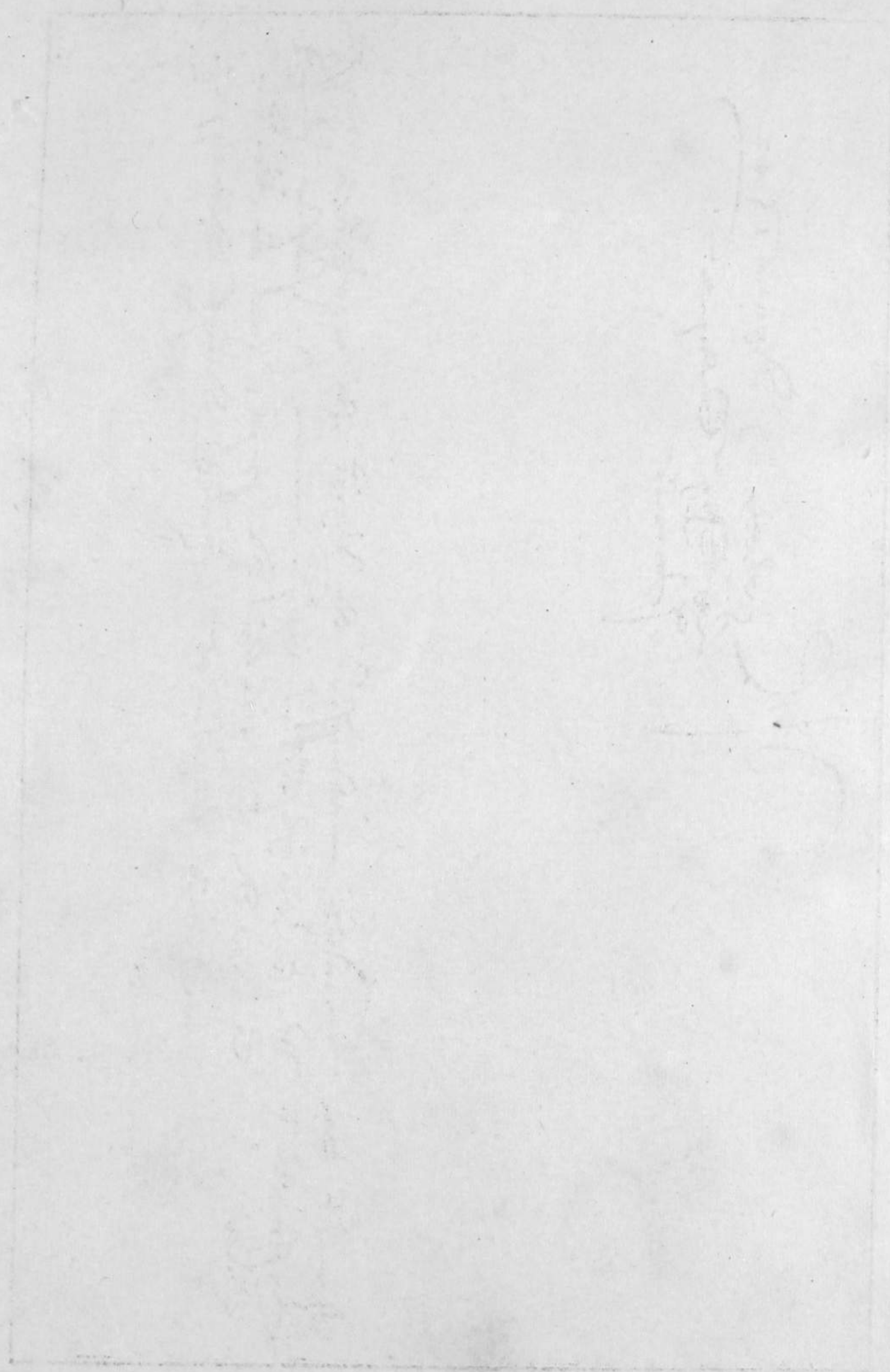
Ce ne fut qu'en 1854, que dans une étude sur le Collège de Rives, à Genève, M. Bétrant parvint à fixer le véritable lieu d'origine du grand penseur, d'après les registres du Petit Conseil de Genève sur lesquels on lit en effet : « Mercredi 5 avril 1542, suivant l'admission du régent de nos écoles, Maistre Bastian de Chastillon, de Saint-Martin-du-Fresne. » Depuis, le lieu d'origine de Castellion n'a plus été sérieusement contesté.

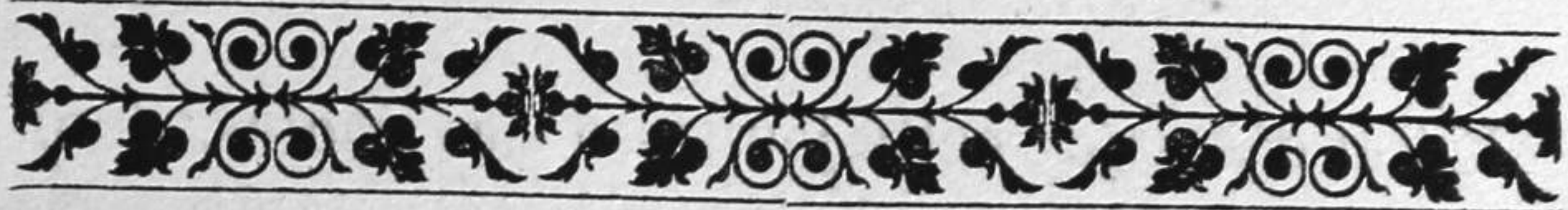
On ne sait à peu près rien de l'enfance de Sébastien Castellion ; dans ses nombreux écrits,

il n'a jamais parlé de sa vie. Il n'a pas raconté non plus comme il était venu à Lyon, vers 1530, poursuivre des études commencées sans doute chez le curé de son village, qui avait dû remarquer sa vive intelligence et sa passion précoce pour les livres.









CASTELLION A LYON, ANNÉES D'ÉTUDES

L'histoire des années d'étude de S. Castellion à Lyon, de 1535 à 1540, se confond avec celles des étudiants de cette époque extraordinaire. Le nombre de jeunes gens de familles pauvres que des protecteurs avisés distinguaient dans les campagnes, était considérable. C'est l'histoire de *Ramus*, d'*Amyot*, de *Cujas* : « Un enfant de la campagne, pauvre et isolé, qui a la passion de l'étude, qui s'instruit tout seul, au prix des plus touchants efforts, un jour la protection de quelque bienfaiteur, d'un prêtre, d'un parent aisé, le fait envoyer au collège, et les lettres ont gagné un fervent de plus (1). » Telle est la légende qui sert de préface aux plus belles vies du xvi^e siècle et à celle de notre héros.

Le sort de Castellion fut celui d'un étudiant pauvre de cette époque. Il subit toutes les privations et endura la misère. Il eut cependant la chance de s'attacher comme répétiteur à des jeunes gens de familles riches.

(1) Sébastien Castellion, par *F. Buisson*, Tome 1, p. 17.

L'état d'âme de cette jeunesse des écoles, dans un temps troublé par des manifestations diverses mais si profondes de l'esprit humain, est facile à imaginer. Les jeunes gens sont naturellement les plus remués par les idées nouvelles ; *la Renaissance dans les Arts, la Réforme dans les idées religieuses* les passionnent. Si Castellion est devenu un grand humaniste, connaissant toutes les langues enseignées à cette époque, s'il est devenu un protestant ardent, c'est qu'à Lyon, au carrefour du Nord et du Midi, cité libérale de tout temps, ces idées étaient vivement agitées.

Nulle période ne semble avoir été plus féconde. M. Buisson en a fait la plus pénétrante analyse. De fréquentes réunions groupaient alors les amis de l'intelligence, les lettrés, les savants, les poètes. Sébastien Castellion lui-même versifie, il écrit des vers latins qui nous ont été conservés.

Ce que cette jeunesse studieuse et ces savants entendaient par Renaissance, c'est le retour aux vrais latins, aux vrais classiques, aux écrivains et aux philosophes de la Grèce et de Rome. Ils sont d'abord des humanistes, c'est-à-dire des lettrés, « c'est le culte des lettres qui les conduit. Mais ce qui les distingue des étudiants et des lettrés des siècles précédents, c'est qu'ils ne considèrent pas seulement la beauté de la forme, l'harmonie des idées, ils voient le rajeunissement de

la pensée tout entière, le renouvellement de la philosophie. Et l'humanité retrouve l'Évangile comme elle a retrouvé l'Illiade ». (1)

Et on va à Homère, à Cicéron, à Virgile, on retourne à l'Évangile ; et le christianisme primitif, si simple, d'une si belle beauté morale, d'une franchise si sévère, va revivre.

Ces hommes de lettres et ces savants que nous appellerions aujourd'hui des intellectuels, avaient une douce philosophie et ils allaient sans s'en douter vers la plus large liberté, si incompatible avec les idées de leur siècle. Leur christianisme est tout moral et ils parlent de la religion avec une liberté et une simplicité qui semble de notre époque. Ce monde qui arrive à l'aurore des temps meilleurs a des audaces qui étonnent ; ces humanistes n'excluent personne, ils rapprochent Platon et Virgile des pères de l'Eglise, des patriarches et des apôtres.

Cependant, ils ne sont pas révolutionnaires ; ils ont la candeur de la jeunesse et une foi absolue en la puissance de l'idée. Ils se qualifient seulement de *pieux restaurateurs*.

En se rangeant résolument du côté du parti des réformes, les humanistes croient être dans le sens de la tradition de l'Eglise. D'ailleurs, une

F. Buisson, livre cité. Tome I.

profonde agitation s'emparait de la société qui paraissait mûre pour une renaissance de la science et de la piété.

Ce mouvement des esprits était vraiment conforme au génie de la France, fait de mesure et de bon sens, qui craint le fracas de Luther, comme il condamne de nombreuses pratiques religieuses entachées de superstition. Il témoignait du meilleur esprit gallican qui était, à ce moment, l'esprit public lui-même, et il semblait qu'il eût dû triompher.

Cependant cette douceur, cette modération, cette sagesse, cette facilité allaient faire sa faiblesse et devaient l'empêcher d'aboutir. Aujourd'hui encore, qui pourrait se flatter de faire admettre des doctrines fondées sur la seule raison, sur la justice et dictées par la simple sagesse ?

En Castellion nous célébrons cette raison, cette naïve confiance au pouvoir suprême de l'esprit qui, à travers les siècles, finissent par s'affirmer et nous donner confiance dans le triomphe définitif du pouvoir de la justice et de la vérité.

Mais ce qui caractérise aussi cette grande période si féconde en idées nouvelles, germes de l'humanité de demain, ce sont les haines et les passions religieuses et politiques. Et des haines en retour : des hommes qui luttent pour l'affranchissement de la pensée, qui affirment la nécessité

de profondes réformes, s'avèrent comme de pires despotes et ne reculent devant aucun moyen pour faire triompher des idées qu'ils croient les seules vraies et les seules justes.

Nous sommes en 1540. La période de quiétude est close, où il était possible, sous le couvert de l'humanisme, entraîné par la force de la liberté, d'affirmer des hérésies qui allaient devenir singulièrement dangereuses. Désormais, le bras séculier est armé, les partis se classent avec vigueur. Les tièdes, les sages, les hommes de raison sont répudiés. Et le même esprit va dresser l'une contre l'autre deux doctrines rigides, méprisant également l'homme et le bon et paisible troupeau dont parlait Homère, que d'un signe le berger gouverne.

La plupart des intellectuels firent une soumission plus ou moins sincère ; une minorité ardente va chercher asile dans la Réforme. Elle compte, parmi ses plus dévoués, Sébastien Castellion.

Les persécutions commencent dans la région lyonnaise et les exemples des martyrs qui meurent pour leur foi ébranlèrent très fort Castellion et l'arrachent à ses paisibles études, au doux souci des lettres. Il a entendu la parole de Calvin, cet austère et véhément appel de militant qui éclaire sa pensée et lui pose une véritable question d'hon-

neur. « Tu n'as pas le droit d'étudier pour étudier, d'amasser des trésors d'érudition ; ce n'est pas plus remplir sa vie que si on la passait à regarder des tableaux. Le critérium des bonnes études, le voilà : Il faut que d'abord elles te rendent meilleur, ensuite qu'elles te mettent en état d'être utile aux autres. »

Cette crise morale a dû conduire Sébastien Castellion à la Réforme. Il va passer de la vie séculière, de la pure vie spirituelle à la vie religieuse et se jeter tout entier dans la mêlée. Désormais, il n'y aura plus qu'un seul problème : la Religion, au sens absolu du mot.





CASTELLION RÉGENT DU COLLÈGE DE GENÈVE

Au printemps 1540, Castellion appelé par son ami, le médecin Benoît Tissier ou Textor, originaire de Pont-de-Vaux, quitta Lyon et s'en alla rejoindre Calvin qui enseignait à l'Université de Strasbourg, après avoir tenté une première fois de travailler à réaliser à Genève cette République religieuse qu'il devait si solidement édifier quelques années plus tard.

A Strasbourg, ville libre de l'Empire, protégée par des franchises séculaires contre l'intolérance des partis et des princes, les catholiques et les protestants vivaient côte à côte, en bonne harmonie : « C'était l'asile ouvert à toutes les pensées, un milieu savant, large, profond, sympathique où s'élaborait la conciliation des systèmes (1). »

Les hommes qui dominaient les passions de leur temps et semblaient voir au delà de leur

(1) *A Vigné. Calvin à Strasbourg*, cité par F. Buisson, tome I, p. 105.

siècle et des doctrines de leur école poursuivaient une sage politique d'apaisement.

Castellion approcha de près Calvin, dont il fut l'hôte pendant huit jours. Ce fut encore pour lui une année d'études, d'études surtout sacerdotales.

Il avait vingt-six ans. C'est à ce moment qu'il fut appelé en qualité de régent à diriger le Collège de Genève, qui venait d'être réorganisé. Il hésita avant d'accepter cette fonction qui lui semblait devoir être remplie par de plus qualifiés que lui. Sur les instances de Farel, de Vinet, puis de Calvin, il fut nommé le 20 juin 1541. Il avait sans doute été distingué par sa connaissance des lettres anciennes, par sa science, par son ardeur au travail et sa grande valeur morale.

Le 3 avril 1542, le Conseil des Deux Cents le désigna définitivement par la mention suivante : « Arresté et reconfirmé le maystre d'eschole, nommé Maystre Bastien, en régentant les escoles, tenant deux bachelliers et non recovrant les gages des enfans, mes la ville ; aussi qu'il doybje allé presché à Vendovre soult le gage de 450 florins, à payer quartemps pour quartemps ».

Le surlendemain, le Petit Conseil reçoit son serment : « Suyvant l'admission du régent de nos escoles, maystre Bastian de Chastillon, de Saint-Martin-du-Fresne, jouxte le gage à luy estably,

a promys et juré de régenter noz escoles juxte les édyct et arreste avec que luy fayct ».

La charge qu'il prenait était importante, à Genève, ville protestante, plus qu'ailleurs. Partout où la Réforme s'établissait, elle se hâtait d'organiser l'enseignement populaire ; elle avait compris la valeur de l'instruction et son premier souci était de faire participer le peuple à ses bienfaits.

Le principalat de Sébastien Castellion ne devait pas durer trois années entières. La médiocre situation matérielle qui lui était faite, de graves dissentiment qui s'élevèrent entre Calvin et lui sur des questions de doctrine religieuse, l'obligèrent à renoncer à une fonction à laquelle il s'était dévoué corps et âme.

Néanmoins, cette courte période a été décisive pour lui : il se montra tel qu'il devait être jusqu'au bout de sa courte carrière, inflexible sur les idées qu'il avaient épousées, ne craignant rien pour les défendre, sachant souffrir les pires injures et jusqu'à l'endurance physique, ayant fait à l'avance le sacrifice de sa sécurité morale et matérielle.

Dans sa charge de régent du collège, Sébastien Castellion montra une aptitude exceptionnelle à l'enseignement, dont on a le bonheur, après plus de trois siècles et demi, de posséder des témoignages certains.

Il se préoccupa surtout de former des carac-

tères énergiques, de donner une forte culture morale, autant que de conférer un savoir étendu. Il s'agissait de doter la jeune *République huguenote* de jeunes gens d'une haute conscience, d'une volonté indomptable et de convictions profondes. On était au seuil d'une ère nouvelle. Des hommes, obéissant à leur conscience, chargés de répandre la doctrine par la vertu de leur exemple, le rayonnement de leur pensée, étaient plus nécessaires que jamais.

Les méthodes que suivit Casteillon furent celles qui avaient été mises en honneur au Gymnaste protestant de Strasbourg, par Jean Sturm ; elles marquent la tendance générale de la Renaissance chrétienne. Elles substituent un ordre, un plan, une marche progressive au pêle-mêle des écoles du Moyen-Age et remplacent la scolastique, si longtemps en usage, par l'étude rationnelle d'une langue, la littérature proprement dite ou l'expression naturelle de la pensée humaine. Nous dirions aujourd'hui que l'école active remplace l'enseignement passif et mécanique.

En application de cette nouvelle méthode d'enseignement, Sébastien Castellion publia un livre à l'usage des classes, qui eut une vogue extraordinaire, les *Dialogues Sacrés*.

Le grand mérite de cet ouvrage, dont la première édition est en latin et en français, c'est de

présenter les divers événements de l'histoire religieuse sous une forme agréable aux enfants, en enveloppant la moralité qui ne paraît plus être que l'accessoire.

Ce livre n'eut pas moins de 47 éditions en Allemagne et dans quelques autres pays de 1541 à 1600. Il est piquant de découvrir, fait remarquer M. Buisson, que pendant deux siècles, le professeur qui a appris le latin à toute l'Europe protestante, qui a été le véritable précepteur des petites classes, fut un Français, inconnu en France.

Ces Dialogues ne forment pas un recueil de devoirs stricts avec des formules impératives, comme nos manuels d'instruction morale et civique, c'est la suggestion morale par l'anecdote vécue, par l'exemple vivant

Charles Nodier a écrit que c'était un joli abrégé de l'Ecriture Sainte, présenté avec une sorte d'élégance romanesque, et que le bon Castellion était sous plus d'un rapport le Fénelon des protestants.

Calvin avait été rappelé à Genève en 1541 : il affirma toute de suite sa volonté d'imposer une discipline sévère dans les mœurs comme dans la direction de l'Eglise.

Calvin organise l'Eglise protestante ; il est le premier conseiller du Gouvernement dans

toutes les affaires publiques, temporelles, spirituelles, politiques, militaires, diplomatiques. C'est un véritable dictateur, disposant d'une puissance de répression extrême ; il introduit le principe de l'excommunication pour cause de doctrine dans le protestantisme.

« Ce théologien de 34 ans domine de toute la hauteur de son génie et de toute l'énergie d'une volonté inflexible ceux qu'il veut appeler ses collègues et ses frères, mais que personne ne tient pour ses égaux. L'autorité dont il jouit, à vrai dire, est sans partage comme sans limite (1). »

C'est contre cette puissance absolue, que le modeste régent du Collège de Genève allait se dresser. C'est la plus pure gloire de cette vie si courte, toujours difficile et souvent misérable, que la résistance obstinée et publique à la volonté inflexible du grand réformateur.

L'homme est pauvre, marié depuis peu à Hugue Paquelon, dont le père, d'origine dauphinoise, avait été reçu bourgeois de Genève. La vie est dure, il ne dispose que de 450 florins de traitement sur lesquels il doit payer deux bacheliers. Puis une grave épidémie de peste sévit, suivie d'une famine qui désole la ville, rendant l'existence du directeur des écoles plus âpre encore.

(1) *F. Buisson*, ouvrage cité pp. 204, 205.

Après qu'une demande d'amélioration de sa situation eût été refusée, il renonce à son emploi.

Castellion est un caractère décidé qui ne transige pas avec la pureté des enseignements religieux. Il va rester toute sa vie un mystique, inhabile à comprendre les raisons des politiques de l'Eglise et inapte à y conformer ses actes.

Il suit le déroulement naturel de la Réforme ; il est le réformateur par excellence, le révolutionnaire intransigeant qui croit faire œuvre de protestant rigide en affirmant la liberté de la conscience et le respect des croyances sincères.

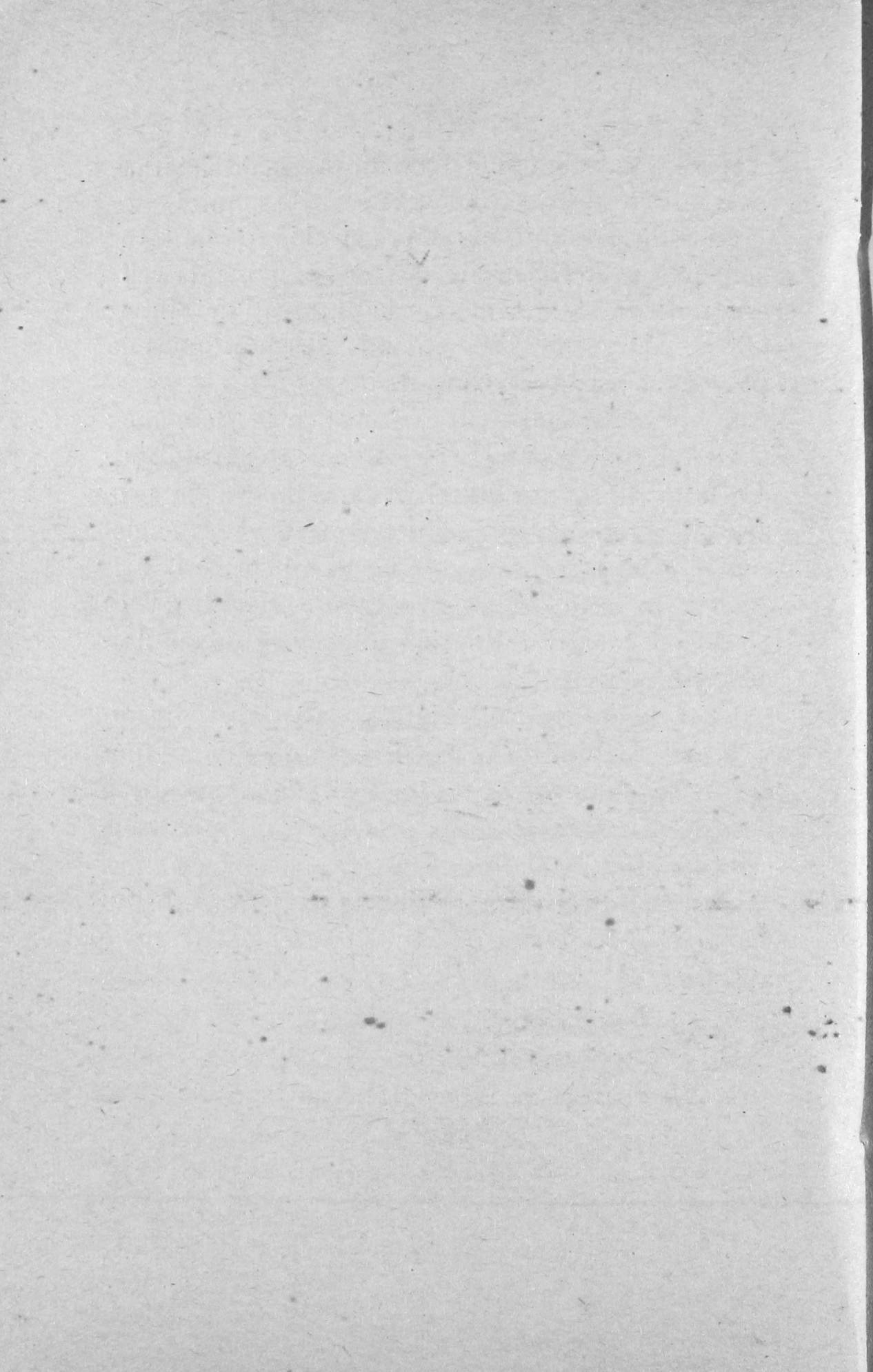
C'est la frénésie des premières effusions religieuses et cette illumination intérieure qui conduisent au martyre.

« Un régent de Collège² opposant son opinion à celle de Calvin, sans paraître soupçonner l'inégalité de la lutte, c'est un trait de mœurs que l'on ne retrouverait plus à Genève dix ans plus tard ». (1)

C'est la lutte entre la liberté et l'autorité qui va s'engager, entre la foi libre et la doctrine absolue.

(1) *F. Buisson*, livre cité, tome I, p. 207.







SÉBASTIEN CASTELLION A BALE

ANNÉES DE MISÈRE

« Un pauvre prote d'imprimerie, *Sébastien Castellion*, a écrit *Michelet*, pose pour l'avenir la grande loi de la tolérance ».

Prote d'imprimerie, c'est-à-dire correcteur, Castellion va le devenir en effet après avoir quitté Genève : ne trouvant nulle part à exercer une charge de régent ou de professeur, il va entrer dans une imprimerie à Bâle.

Il est pauvre, déjà chargé de famille et il a cherché vainement un emploi scolaire à Lausanne.

Il est malheureux, plein d'amertume, il conserve des ressentiments contre un homme qui lui a enlevé son gagne-pain et cherche encore à lui nuire.

C'est au printemps 1545 que Sébastien Castellion entra chez l'éditeur *Oporin* comme correcteur. Oporin s'était rendu célèbre par la longue suite d'ouvrages grecs et latins qu'il publia. Humaniste lui-même, il se distinguait par son courage et sa hardiesse.

A Bâle, où il va passer les dix-huit dernières années de sa vie, Castellion se trouve au carrefour de l'Europe protestante, dans un milieu tout enflammé de l'ardeur du travail et du prosélytisme religieux. L'imprimerie y est florissante. D'autres lettrés, y travaillaient de leurs mains et s'étaient fait ouvriers après avoir quitté de brillantes situations pour embrasser la cause de la Réforme. « On ne peut se défendre de sympathie pour des hommes qui entendent ainsi la vie ; quand on les voit se séparer brusquement de la tourbe des lettrés de cour et d'antichambre qui continuent à ne savoir vivre que de bienfaits payés en monnaie de poète, on comprend mieux ce que la Réforme ajoutait à la Renaissance (1). »

La vie y est fiévreuse dans ces ateliers qu'Erasme appelle des fournaises ; à l'agitation qu'apporte le va-et-vient des messagers, des marchands et des étudiants, des écrivains, des professeurs s'ajoutent l'arrivée des fugitifs qui ont échappé à la persécution, et le départ des propagandistes qui, au péril de leur vie, s'en vont propager la foi nouvelle.

De 1545 à 1553, Castellion, dont la famille s'étend presque d'année en année, va mener une existence des plus chétives ; il vécut presque dans

(1) *F. Buisson*, ouvrage cité, tome I, p. 245.

la détresse ; et *Montaigne*, apprenant sa douloureuse situation, écrivit dans le chapitre XXXIV du livre I des *Essais* : « J'entends, avec une grande honte de notre siècle, qu'à nostre vue, deux très excellents personnages en savoir sont morts en état de n'avoir pas leur saoul à manger, Lilius Gregorius Gyraldus, en Italie, Sébastianus Castelio, en Allemagne. Et croy qu'il y a mille hommes qui les eussent appelés avec très avantageuses conditions, ou secourus où ils étaient, s'ils eussent seu ».

Il dut se plier aux plus durs travaux manuels pour nourrir sa nombreuse famille. Il se fit porteur d'eau pour un jardinier, il travailla la terre, scia du bois, alla pêcher dans le Rhin.

C'est qu'il poursuivait une œuvre qui aurait demandé à elle seule toute une existence d'homme : *la traduction de la Bible en latin et en français*. Et il ne pouvait lui donner que des heures prises sur son repos déjà trop court. Il n'a qu'un mot rapide sur les événements les plus graves de sa famille. On sait simplement que sa première femme meurt en janvier 1550, puis une de ses filles ; le 20 juin de la même année, il se remarie.

La traduction de la Bible en latin fut terminée en 1550. Entre temps, suivant le goût de l'époque, il compose des poèmes latins et des poèmes grecs qui montrent l'extrême facilité et le don véritable

d'helléniste et de latiniste de Sébastien Castellion. Il publie également des recueils de poèmes chrétiens, lyriques, didactiques, dramatiques, destinés aux élèves, en qualité de morceaux choisis. Sa préoccupation pédagogique ne l'a jamais quitté : toujours et dans toutes les circonstances il a voulu enseigner.

Le livre fut dédié au roi d'Angleterre *Edouard VI* ; la préface, comme toutes celles du *xvi^e* siècle est considérable, c'est un véritable manifeste dont l'idée capitale, exprimée en termes pathétiques, « fut cette doctrine qui n'avait pas encore de nom et qui s'appela, beaucoup plus tard, la *tolérance* ».

Il a surtout écrit sa traduction de la Bible en français pour instruire le peuple, et il s'est servi d'une langue volontairement commune, parfois grossière, criblée de locutions locales, ce qui a fait dire qu'il ne connaissait que le *français du Bugey et de la Bresse*. C'est un français populaire, où le traducteur vise à l'expression concrète, en remplaçant le vocable chaldéen par des mots plus connus et mieux de l'époque.

Malgré ses défauts, ses hardiesses, ses inégalités, ses lacunes inévitables, la traduction de la Bible en français est considérée comme l'œuvre capitale de Sébastien Castellion. En l'écrivant,

(1) *F. Buisson*, ouvrage cité, tome I, p. 30.

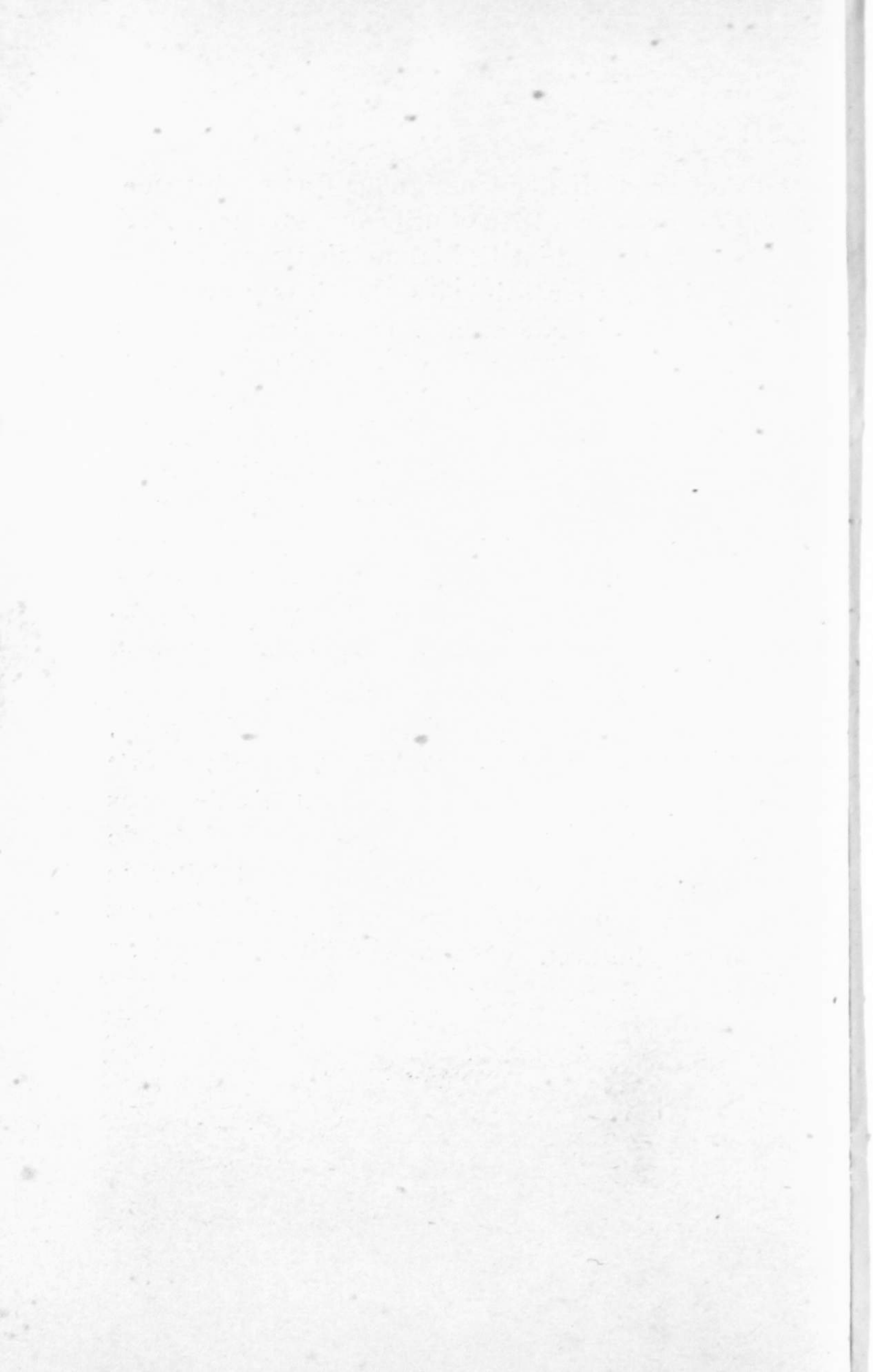
il s'est rendu le fier témoignage d'avoir fait une chose agréable à Dieu et utile aux hommes.

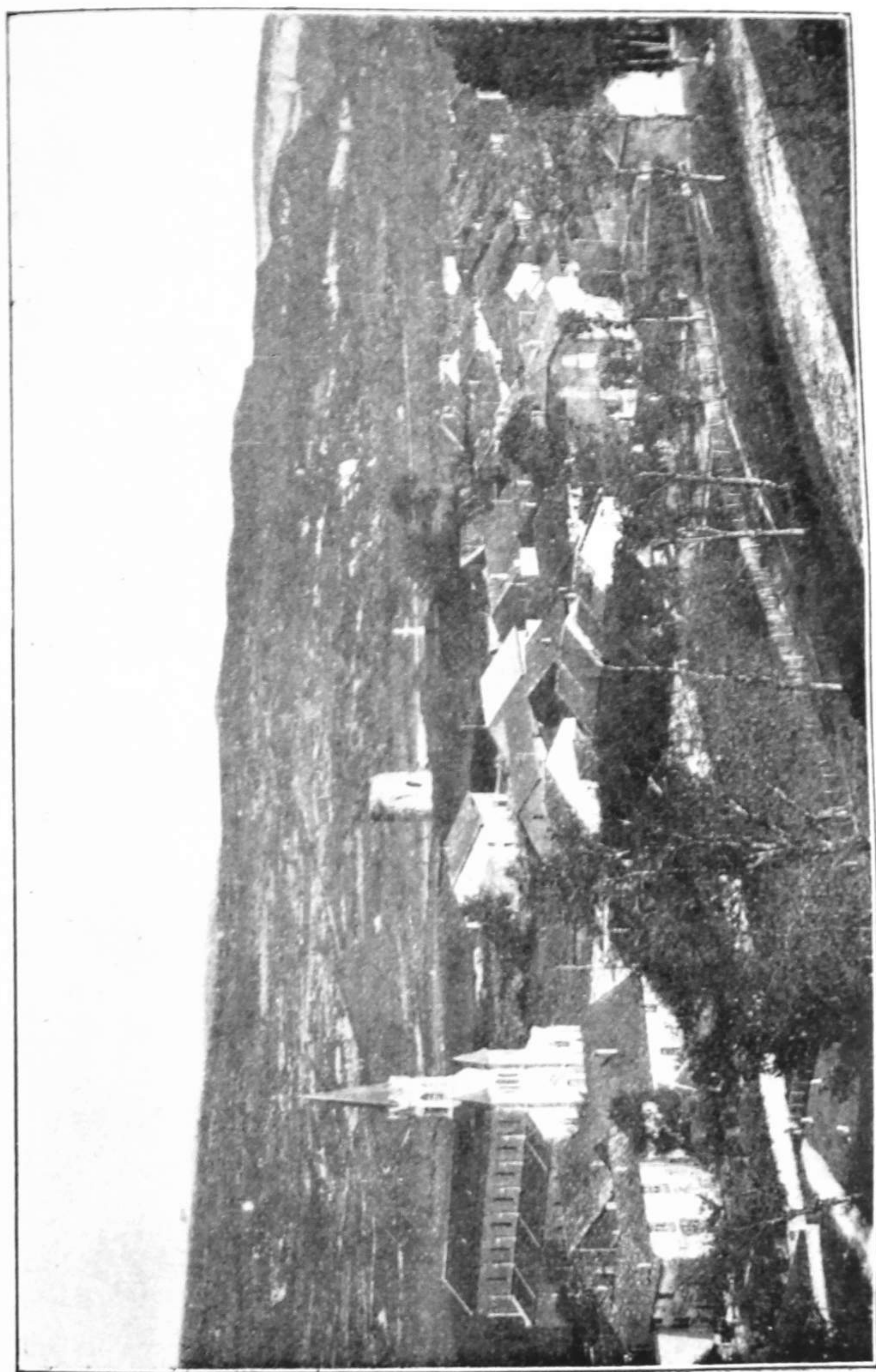
La manière dont Castellion comprend la traduction du livre saint des chrétiens montre de quel esprit il était animé. Ce qu'il entend dans les Saintes Ecritures, ce n'est pas la *lettre*, c'est-à-dire ce qui est *formel et dogmatique*, mais ce qui constitue le *fond même de la doctrine*, les *principes essentiels*, l'esprit et seulement l'esprit.

« Les méchants peuvent bien voir la lettre, ouïr les mots des Saintes Ecritures, ce qui y est raconté, commandé ou défendu ; mais quant à l'esprit de la lettre, où veut aller fêrir la pensée de Dieu, les méchants n'y entendent rien, à cause qu'ils n'ont pas l'esprit de Dieu. »

Il écrit aussi en tête de la Bible française, sous ce titre, *Le Moyen pour entendre la Sainte Ecriture* : « Ainsi que l'homme est fait du corps et de l'âme, tellement que le corps est le logis de l'âme ; ainsi les Saintes Ecritures sont faites de la lettre et de l'esprit, tellement que la lettre est comme une-boîte, cosse ou coquille de l'esprit. »









S. CASTELLION PROFESSEUR

PREMIÈRE LUTTE CONTRE CALVIN

En 1553, Castellion était nommé professeur à l'Université de Bâle, en qualité de lecteur de grec, fonction qu'il remplit jusqu'à sa mort, pendant dix ans. Il avait été reçu maître ès arts, le 1^{er} août 1553 ; on a conservé à la Bibliothèque de Bâle le texte de la thèse qu'il soutint. Il n'avait pas encore quarante ans ; la traduction de la Bible avait consacré définitivement sa réputation de savant.

Sébastien Castellion était alors en pleine possession de son talent. Des œuvres nouvelles semblent l'attendre dans le domaine étendu de sa compétence d'helléniste et de professeur. Sa situation matérielle, tout en restant modeste, va cesser d'être un souci quotidien pour lui, c'en est fait des années de détresse qui, malheureusement, avaient ruiné sa santé.

Le calme serait revenu dans cette existence mouvementée si, suivant sa destinée, il n'avait pas entrepris une lutte âpre contre le parti calviniste ; il allait devenir le chef invisible et

opiniâtre de la résistance à l'oppression, à l'assainissement des esprits, libérés par la Réforme.

Un grave événement précipite cette sorte de crise latente qui, blessant l'âme ardente et tendre de Castellion, allait le dresser définitivement contre la dictature calviniste : le 17 octobre 1553, sur un bûcher dressé à la porte de Genève, sur le plateau de Champel, montait le médecin *Michel Servet*, un des plus grands savants de l'époque, condamné comme hérétique.

Sept ans auparavant, Calvin s'était écrié : « Si Servet vient à Genève, pour peu que j'aie d'influence, jamais je ne souffrirai qu'il en sorte vivant ». Il avait tenu parole ; ce supplice montre de quelle puissance disposait le maître de Genève et quelle était la position définitive du calvinisme.

Michel Servet était venu à la Réforme comme on vient à une religion de liberté. Il en était resté plus encore que Castellion au principe même qui avait conduit tant d'hommes à rejeter le pouvoir absolu de la Papauté ; il considérait la Réforme comme un mouvement spontané d'émancipation religieuse et morale : « Féconde est la puissance de l'Écriture, s'écrie-t-il, sans l'ancienneté de la lettre qui tue la nouveauté de l'esprit qui vivifie. »

Michel Servet était né dans la Navarre espagnole. Enfant prodige, il disputait à dix-huit ans sur le dogme de la Trinité ; il avait ajouté à sa

connaissance des langues, de la philosophie, de la théologie et de la scolastique, celle de la médecine. Il enseigna les mathématiques, fut correcteur d'imprimerie à Lyon et professa la médecine à Charlieu, dans le Rhône, à Lyon, puis à Vienne.

En 1541, il composa un grand ouvrage, *La Restitution du Christianisme*, par opposition à l'Institution Chrétienne de Calvin et qui est un véritable plan d'une réforme de la Réforme. Ce livre fut imprimé secrètement par crainte de l'Inquisition. Il ne devait pas recevoir un meilleur accueil de Calvin qui disait que *ce chien de Servet aboyait de contraire*. Se sentant en péril, il n'en continue pas moins sa lutte pour la liberté de sa croyance, écrivant ces paroles héroïques : « *Je sais que je dois mourir pour la cause de la vérité. Cette pensée n'abat point mon courage. Disciple, je vais sur la trace de mon maître.* »

Son livre est généralement considéré comme un traité de la religion naturelle ; il y défend l'Eglise primitive des temps d'amour et de fraternité.

A la fois, il froissa Calvin et blessa l'archevêque de Lyon, l'âpre huguenot et le représentant de la Papauté, et tous deux, sur leur propre terrain, mais guidés par un même sentiment, se rencontrent pour combattre l'hérétique.

Michel Servet est appelé devant le Tribunal

de l'Inquisition, à Vienne, puis arrêté. Il put s'enfuir et échapper au bûcher, le 7 avril 1553. Le 17 juin, Servet, dit Michel de Villeneuve, fut condamné, par contumace « à être brûlé tout vif, à petit feu, tellement que son corps soit mis en cendres. »

La sentence fut exécutée en effigie et les livres brûlés.

Michel Servet se réfugia à Genève, d'où il comptait gagner l'Italie. Mais Calvin veillait : à peine arrivé il fut appréhendé et jeté en prison. Le 13 août, il était une seconde fois condamné au bûcher et brûlé le 17 octobre 1553, sur les hauteurs de Champel.

Servet nous paraît plus grand que Castellion parce qu'il paya de sa vie le crime d'avoir résisté aux puissances d'autorité et au despotisme religieux. Cependant, les deux cas sont semblables et le plus dramatique éclaire l'autre plus angoissant peut être. Tous deux, en voulant ôter le glaive et le droit de punir aux magistrats qui leur a été donné par Dieu, sont les plus audacieux et les plus téméraires hérétiques qui furent jamais.

La mémoire de Michel Servet, dit de Villeneuve, a été réhabilitée ; il a été consacré comme une des plus nobles victimes de l'intolérance, un pur martyr de la libre croyance : le 27 octo-

bre 1903, un monument expiatoire a été élevé à Champel. On y lit l'inscription suivante :

« Fils respectueux de Calvin, notre grand Réformateur, mais condamnant une erreur qui fut celle de son siècle et fermement attachés à la liberté de conscience, selon les vrais principes de la Réformation, nous avons élevé ce monument expiatoire ».

Le 15 octobre 1911, un monument a été élevé à Vienne, à la mémoire de la grande victime des haines religieuses au xvi^e siècle, un des hommes les plus grands par sa science et par sa bonté.

La mort de Servet souleva de vives protestations ; il ne s'agissait pas seulement de la défense d'un homme, mais de celle d'un principe qui était l'essence même de la Réforme.

« Calvin, de Bèze et Farel n'étaient pas la Réforme au xvi^e siècle. A côté de ces chefs infidèles et inconscients, il y avait des réformés conscients et fidèles ». (1)

Calvin, renseigné sur cette agitation, s'efforça de justifier la condamnation. Et cette justification aura pour but de couper court aux attaques d'adversaires qui disent du mal de lui, « comme j'apprends qu'ils le font à Bâle, d'arrêter les murmures de protestation de fidèles peu instruits ».

(1) *Etienne Giran, Sébastien Castellion et la Réforme calviniste*, p. 168.

Cette apologie de Calvin parut en français et en latin sous le titre de « *Déclaration pour maintenir la vraie foy* » ; contre les « *erreurs détestables* » de Michel Servet, elle démontra qu'il est bien de punir les hérétiques.

Les premiers exemplaires de la déclaration furent expédiés de Genève au commencement de février. Un mois après la publication de l'opuscule de Calvin, parut sous le titre de « *Traité des hérétiques* », par Martin Bellie, la première attaque directe contre le maître de Genève. Calvin n'hésita pas à reconnaître, sous le pseudonyme de Bellie, celui qui allait devenir son plus implacable adversaire et il écrivit au recteur de Zurich, Bullinger :

« On vient d'imprimer clandestinement, à Bâle, sous de faux noms, un livre dans lequel Castellion et Coelius prétendent qu'ils ne faut pas réprimer par le glaive les hérétiques. Plaise à Dieu que les pasteurs de cette Eglise se réveillent, même tardivement, et que le mal ne s'étende pas plus loin ».

La réplique courageuse de Castellion constitue un véritable manifeste protestant en faveur de la liberté de conscience ; elle suscita une extraordinaire émotion. L'auteur s'humilie d'abord : lui qui est un pêcheur qui voit ses péchés si grands qu'il doit pouvoir obtenir pardon du Sei-

gneur-Dieu, il n'est guère prêt à condamner les autres, il ne peut tirer hors, le fêtu de l'œil de son frère qu'il n'ait d'abord tiré la poutre de son œil. Une grande pitié morale le remplit et il déclare que la religion vraie proteste contre le faux zèle.

Qu'est-ce qu'un hérétique, se demande-t-il ? Comment le traiter ? *Nous estimons hérétiques, tous ceux qui ne s'accordent pas avec nous sur la doctrine religieuse.* Or, il manifeste qu'il n'y a pas de secte qui ne traite les autres sectes d'hérétiques ; en sorte que si, en telle région on est estimé fidèle, en la prochaine on sera traité d'hérétique.

N'eut-il écrit que ces quelques lignes, Castellion mériterait d'être honoré comme un homme de haute sagesse. Après avoir cherché nous-mêmes ce qu'est un hérétique, nous n'avons pas trouvé autre chose que Castellion affirmant que : « L'orthodoxie, c'est notre doxie, l'hérédoxie, c'est la doxie des autres ».

Pour Castellion, il y a deux sortes d'hérétiques : les hommes en l'état de révolte contre l'Eglise et seuls les véritables, ceux qui le sont en matière et conduite, tous ceux qui font le mal, les avares, les orgueilleux, les persécuteurs. Et ce sont les derniers qu'on n'inquiète pas. Tandis

(1) *E. Giran*, ouvrage cité, p.p. 184, 185.

qu'on persécute les autres qui sont simplement en état d'opposition avec l'Eglise sur des questions de doctrine. On distingue aisément dans les premiers un assassin, un voleur, qui sont condamnés par tous, chrétiens, juifs et turcs.

Pour Calvin, c'est un point d'honneur que d'avoir fait condamner Servet ; c'est par une véritable dispensation providentielle que Dieu a arraché aux satellites du Pape, à l'Inquisition catholique pour le livrer entre les mains de la Seigneurie de Genève, ce vilain et détestable hérétique. Calvin attire ensuite sur les auteurs du Traité des Hérétiques non seulement les foudres de l'Eglise, mais surtout le bras séculier : « Ces galans sont bien dignes qu'en leurs personnes on pratique les doctrines que je veux ici soutenir, à savoir que les blasphémateurs et hérétiques doivent être réprimés et punis par les magistrats ». On sait ce que signifie ces menaces qui ne sont pas vaines, et il est bon pour Castellion qu'il se trouve hors de l'atteinte de son redoutable adversaire.

Littre a écrit qu'on ne tirerait pas de tout le xvi^e siècle une étincelle de tolérance. Cependant, la liberté de conscience que défend Castellion est bien la même que Voltaire réclamera plus tard, poussée jusqu'à ses plus modernes conséquences. Le Traité des Hérétiques est une œuvre

collective, donc ce n'est pas une voix isolée qui se fait entendre, dit M. Etienne Giran, c'est un faisceau de protestations qui montent. « C'est l'âme de la Réforme qui se dresse devant les Réformateurs. Ces hardies proclamations étaient bien tirées du fond des entrailles du protestantisme ». (1)

(1) *Etienne Giran*, ouvrage cité, p. 201-202.





LES DEUX RÉFORMES AUX PRISES.

LUTTES CONTRE L'ABSOLUTISME CALVINISTE

De ces deux Réformes, l'une est fidèle aux principes qui donnent à tous les croyants le droit d'étudier la Bible et de l'interpréter librement, selon leur conscience, c'est celle de Sébastien Castellion ; l'autre est infidèle à cet esprit, elle se dresse contre toute liberté d'interprétation de la doctrine ; autant dire que, sûre d'elle-même, elle reconnaît aux conducteurs seuls le droit de commenter la Bible. C'est la réforme de Calvin.

Les protestants libéraux étaient peu nombreux ; la lutte était disproportionnée, il semblait, comme il a été dit, qu'elle fut celle du moucheron contre l'éléphant. Cependant, un jour, bien lointain encore il est vrai, la cause du moucheron devait triompher de celle du pachyderme.

Théodore de Bèze répondit au livre de Castellion par l'*Anti-Bellius*, où il s'élève contre les idées de tolérance et de liberté, si vigoureusement expo-

sées dans la défense des hérétiques. « Cette ligue de libre croyance constitue un redoutable danger, mais ce n'est pas elle qu'il craint, c'est celui qui, d'après lui, la dirige et l'inspire ». (1) Il s'élève contre la prétention de faire bon marché des questions purement dogmatiques et de faire consister la religion en un cœur pur, dans la correction et réforme de la vie, et renchérissant encore sur les pratiques usitées contre les hérétiques, il demande contre eux le rétablissement de la torture.

Evidemment, nous sommes bien loin de la véritable doctrine de Jésus de Nazareth qu'il résumait ainsi : « *Mes bien-aimés, c'est à ceci que l'on reconnaîtra que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres* ».

L'autorité absolue de Calvin et de Théodore de Bèze grandissait trop chaque jour pour rencontrer une opposition sérieuse. La résistance de Castellion et du petit groupement de protestants de Bâle n'en est que plus méritoire.

Un Comité de propagande et d'action se constitua pour publier contre l'autocratie calviniste des pamphlets et des libellés anonymes. Au livre de Bèze, une vigoureuse réponse fut écrite par Castellion, mais la difficulté de faire imprimer des

(1) E. Giran, ouvrage cité, p. 211.

écrits aussi hardis ne permit pas de la publier avant 1612. Ce fut le *Contra libellum Calvini*. Le pamphlet fut déposé sur la table du petit Conseil à Genève, par un des adversaires de Calvin; celui-ci n'hésita pas à en attribuer la paternité à Castellion qui personnalisait véritablement la résistance à la dictature morale introduite dans la Réforme : « Castellion est un monstre qui a autant de venin qu'il a d'audace et d'acharnement. Il simule la charité comme il simule la modestie, tandis qu'il ne se peut rien rêver de plus orgueilleux. »

Calvin est alors directement pris à parti : il est formellement accusé d'avoir fait brûler Michel Servet pour des opinions religieuses, supplice qui a soulevé de très nombreuses protestations. A l'affirmation du grand prêtre du calvinisme, qui déclare que Dieu ne commande pas de maintenir toute religion, mais seulement celle qu'il a ordonnée de sa propre bouche, que les papistes n'ont pas le droit de persécution parce qu'ils sont dans l'erreur, et que les protestants l'ont seuls parce que leur religion est la vraie religion, Castellion répond :

« Toutes les sectes se fondent sur la parole de Dieu, toutes déclarent leur religion parfaitement certaine. Calvin dit que la sienne est la seule vraie ; les autres disent que c'est la leur. Il dit

qu'elles se trompent, elles disent que c'est lui. Qui donc a constitué Calvin arbitre souverain de toutes les sectes ? »

Puis, poussant plus avant l'argument : « Mais au nom de Dieu, que veut-il dire avec le massacre de toute une ville ? Alors, quand il aura réuni les forces nécessaires, Calvin envahira la France et les autres nations qu'il répute idolâtres ; il ira, renversera les cités, passant tous les hommes au fil de l'épée, n'épargnera ni femmes, ni enfants ; il égorgera ensuite les troupeaux, ramassera, comme il dit, tous les meubles sur la place publique et brûlera le tout avec Servet ».

Il s'élève ensuite contre l'exégèse trop habile de Calvin qui tire du même texte le droit d'exterminer les hérétiques et celui de ménager les Juifs, les Turcs, les Catholiques.

La sainte doctrine chrétienne a été définie par Saint-Paul : « C'est elle qui rend les hommes sains, c'est-à-dire doués de charité, de foi naïve et d'une bonne conscience ; la doctrine malsaine, au contraire, est celle qui les rend curieux, querelleurs, rebelles, impies, irreligieux, profanes ».

« Nos docteurs l'entendent autrement : ils appellent sains ceux qui s'accordent avec eux sur le baptême, la cène, la prédestination, etc. Ceux-là, qu'ils soient avares, envieux, calomniateurs, hypocrites, menteurs, usuriers et le reste, on le sup-

porte. On ne parle pas de mettre à mort les gens pour leurs vices, à moins d'homicide ou de vol. Mais que quelqu'un s'écarte de leur opinion sur le baptême, la cène, la justification, la foi, etc., celui-là est un hérétique, un diable, il faut le poursuivre sur terre et sur mer, comme un ennemi éternel de l'Eglise, comme un épouvantable profanateur de la saine doctrine, quand bien même il aurait une vie irréprochable, serait clément, doux, patient, miséricordieux, libéral, religieux et craignant Dieu, d'une moralité irréprochable de l'aveu de tous, amis et ennemis ». C'est là l'affirmation de l'existence d'un sentiment religieux antérieur à toute religion et indépendant de toutes les sectes. « C'est la séparation hardie, dans la vie religieuse, des croyances pleines d'incertitude et de la foi vivante. On croirait entendre Esaïe : « Vos mains sont pleines de sang. Lavez-vous, purifiez-vous. Otez devant vos yeux la méchanceté de vos actions ; cessez de faire le mal ; apprenez à faire le bien ; recherchez la justice, protégez l'opprimé, faites droit à l'orphelin, défendez les veuves ». La vie morale seule est nécessaire. La métaphysique est du superflu (1) ».

Cette éloquente protestation de la conscience libre contre le dogme étroit et la doctrine impi-

(1) *Et. Giran, livre cité, p. 238.*

toyable est singulièrement en avance sur l'esprit du temps et elle prépare avec vigueur les lois nouvelles de la conscience. Des siècles vont être nécessaires pour que les idées de Castellion triomphent, pour assurer à tous les hommes cette liberté dont il traçait avec tant de vigueur les revendications essentielles.

Il fait penser à un de nos plus illustres compatriotes, Edgar Quinet, qui a été, lui aussi, un héros de la conscience et dont on a commémoré le cinquantième anniversaire de la mort par une grande cérémonie à Bourg et à Certines le 23 mars 1925. Quinet s'apparente à Castellion par bien des côtés. C'est, lui aussi, un libre croyant, bien près de ce protestant libéral qui, trois siècles avant lui, défend le droit de penser librement et affirme la supériorité d'une société basée sur le respect de toutes les croyances, préparant ainsi au-dessus des religions et des sectes la société laïque.

« Jamais, jusqu'alors, la souveraineté de la conscience n'avait été affirmée avec autant de force ; jamais la relativité de la connaissance n'avait trouvé de formule plus heureuse, jamais parole plus hardie, plus révélatrice, plus apaisante et plus vraie n'avait été prononcée. C'est une ère nouvelle qui s'ouvre, l'ère du respect de la conscience où s'affirme non seulement le droit

à la libre recherche, mais le droit à l'erreur et à l'hérésie, car l'erreur et l'hérésie sont la vérité par celui qui les professe...

« C'est de ces déclarations, de cette attitude courageuse, de ces principes émancipateurs que sont sorties vraiment nos libertés modernes (1) ».

Calvin proteste auprès des administrateurs de la ville de Bâle contre cet écrit hardi et dénonce l'Université de cette ville d'être le foyer de la nouvelle hérésie. Les autorités de la ville signifièrent à Castellion un premier avertissement. Cependant, ce premier succès des calvinistes n'intimida pas leurs adversaires qui passèrent vigoureusement à l'offensive et dénoncèrent Calvin à son tour comme hérétique, pour sa doctrine de la prédestination qui n'est pas conforme aux livres saints.

Cependant Calvin n'avait jamais été plus près du triomphe définitif.

Le 16 mai 1555, des arrestations sont ordonnées à la suite d'une échauffourée provoquée par l'admission d'un trop grand nombre de Français exilés, à la bourgeoisie. Les chefs du parti hostile à Calvin, prirent la fuite, d'autres sont exécutés, dont *Daniel Berthelier*, fils de Philibert, le héros de l'indépendance genevoise.

(1) *Et. Giran*, p. 266.

L'échec de cette rébellion donna des armes redoutables à Calvin et son autorité en fut considérablement fortifiée. Désormais, il va être définitivement le maître incontesté de la ville, le chef religieux et politique de la plus extraordinaire République de tous les temps, créée à l'image d'un homme qui lui imposera une morale austère en même temps que la doctrine religieuse la plus absolue et la plus intolérante.

Ce triomphe va redoubler l'activité des Calvinistes ; ils demandent des mesures plus sévères au Conseil de Bâle pour étouffer l'hérésie. Castellion est cité devant le recteur de l'Académie. Ses collègues se portèrent garants de son innocence et le défendirent avec une grande énergie.

L'échec de la démarche tentée auprès des autorités bâloises contre Castellion, une lettre amicale que lui écrivit Philippe Mélanchton, le chef vénéré du Luthérianisme, indignèrent Calvin. Il publia un violent pamphlet contre son adversaire où la calomnie s'ajoutait à l'injure ; Castellion y répondit par une apologie où il réfutait point par point les graves accusations lancées contre lui, celles de légèreté et d'orgueil, de cynisme et d'impiété.

Les propos contre la *prédestination* lui valurent d'autres *attaques*. Il est devenu un homme vicieux et dangereux ; il est accusé d'être le chef de cette opposition libérale qui a son centre d'activité à Bâle.

La prédestination est une de ces idées théologiques qui ont fait couler tant d'encre au xvi^e siècle : « Nous appelons prédestination, dit Calvin, le conseil éternel de Dieu par lequel il a déterminé ce qu'il voulait faire d'un chacun homme. Car il ne les crée pas tous en pareille condition, mais ordonne les uns à la vie éternelle, les autres à éternelle damnation. Ainsi, selon la fin à laquelle l'homme est créé, nous disons qu'il est prédestiné à mort ou à vie. » Cette idée procède de l'exaltation du sentiment religieux qui, par adoration mystique de Dieu, refuse à l'homme le droit et la possibilité de demander des comptes au Créateur. C'est Dieu qui a voulu que les hommes ne puissent être sauvés que par la foi : des hommes sont prédestinés à croire, d'autres ne le sont pas.

L'homme n'est donc pas libre et c'est Luther lui-même qui a écrit que le *Libre arbitre* n'est rien, et il a publié sous ce titre un ouvrage qui se termine par ces mots : « Dieu lui-même voudrait me donner le libre-arbitre, je le refuserais, parce que je ne trouverais jamais en moi de quoi apaiser ma conscience ».

Castellion combattait ces idées dans leur principe et au nom de l'esprit chrétien ; au nom de la seule morale. Il soutient que le Créateur veut que les hommes soient sauvés.

Remontant à la première faute, Castellion pose le dilemme suivant : « Ou bien Adam a pêché pour avoir agi contre sa nature et alors il est coupable parce qu'il était libre ; ou bien il n'a fait qu'obéir à une nécessité inhérente à sa nature telle que Dieu l'avait faite et alors ce n'est pas lui, c'est Dieu qui est l'auteur du mal ».

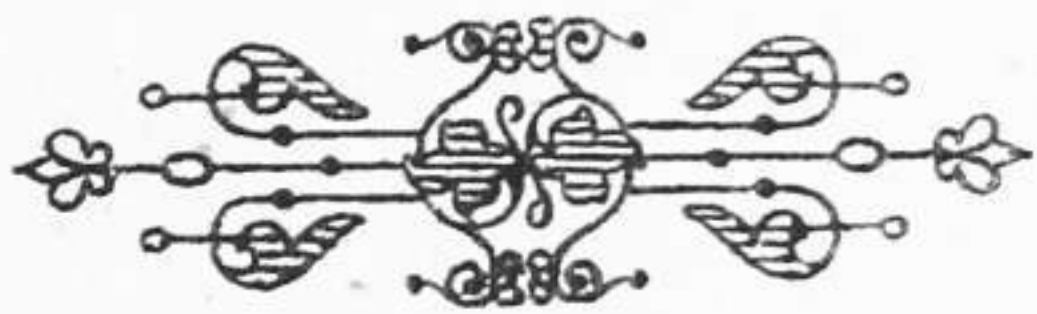
Sébastien Castellion ne parle pas en théologien. mais en moraliste qui, au lieu de s'appuyer sur des textes toujours controversables, recourt à des arguments de sens commun. Dieu n'a pu se proposer qu'une fin en créant l'homme, c'est le bonheur final de toutes ses créatures. L'homme a été fait à son image, il est capable de se déterminer lui-même, c'est-à-dire doué d'une volonté libre.

Et si Dieu est maître souverain, il faut l'entendre ainsi : il ne peut rien contre la nature ni faire le chat plus fort que l'éléphant, faire pousser la vigne au sommet du Mont Blanc ou le raisin sur des chardons. Il peut tout ce qu'il veut, mais il ne peut rien qui soit contraire au bon sens. Puis Castellion pose en principe que *la règle suprême c'est la justice qui est une idée claire, sûre, qui nous fait comprendre la volonté de Dieu.*

Il fonde la religion sur la *Justification de la foi*. Et voici le sens qu'il accorde à ces termes : Au lieu de se préoccuper comme les mystiques des autres

siècles et comme la plupart des réformateurs des problèmes éternels, de s'abimer dans la méditation sur la grâce, sur la prédestination, sur le péché originel, sur la damnation éternelle, Castellion répudie ces vaines curiosités, il n'y a rien à approfondir dans les desseins de la Providence. *Dieu est amour, il veut le salut de tous.*

Et contre l'orthodoxie religieuse, qui croit l'homme désespérément mauvais, il dresse la véritable pensée morale, qu'elle soit religieuse ou seulement laïque, qu'elle procède du déisme affirmé ou de l'indifférence, qui croit l'homme naturellement capable de tout bien. « Dieu ne commande rien de plus à l'homme que de l'aimer de tout son cœur et d'aimer son prochain ».



ARMED AND DANGEROUS

CRIMINAL RECORDS



S. CASTELLION

PRÉCURSEUR DU RATIONALISME

Sébastien Castellion a exposé sa doctrine dans la *Vraie Justification par la Foi*, œuvre manuscrite qui existe à la Bibliothèque des Remontrants, à Rotterdam, qui a pour titre : « *De Arte dubitandi* ». Dans la préface, il démontre la légitimité du doute et sa nécessité. Cet écrit a fait dire à *Lecky*, historien du *Rationalisme* en Europe, que Castellion a été l'un des plus éminents précurseurs du rationalisme.

En lisant ce merveilleux traité, on a peine à croire, déclare M. Buisson, qu'on lit un contemporain de Luther et de Calvin. « Il n'admet que le sens figuré, l'interprétation spirituelle du sacrement, la vertu morale et religieuse de la méditation... Il ne voit dans la Cène qu'une commémoration et une image allégorique ».

Ces paroles sont d'une hardiesse extraordinaire, si l'on songe à l'esprit d'intolérance à peu près général à cette époque et à l'immense crédulité du peuple.

Le procès intenté à la mémoire de *David Georges*, chef de la secte des anabaptistes, réfugié clandestinement à Bâle, sous le nom de Jean de Bruges, en est encore un exemple éclatant.

Jean de Bruges était mort entouré de la considération de toute la population qui lui fit des obsèques grandioses. Mais, trois années plus tard, son anonymat fut découvert. Un procès fut intenté à sa mémoire. Les *Joristes* prêchaient le retour à la religion primitive, ils croyaient à une révélation continue, progressive, se complétant à travers les siècles ; puis il y aura un nouveau Messie qui achèvera la mission du Christ.

Après les persécutions dont les anabaptistes furent les victimes en Allemagne et en Hollande, la tête de Georges David avait été mise à prix.

Castellion avait été en relations avec lui, sans connaître sa véritable personnalité, il fut même accusé d'avoir été affilié à l'anabaptisme et de s'être fait rebaptiser.

Le procès fut digne du moyen âge : le 13 mai 1559, David Georges fut condamné à mort. L'exécution eut lieu solennellement à Bâle, on déterra son corps qui fut livré aux flammes, ainsi qu'un énorme monceau de livres condamnés.

L'influence de S. Casteillon allait croissant malgré les attaques de plus en plus vives des Calvinistes.

Sa doctrine de la tolérance était publiquement acceptée dans le Wurtemberg et dans la principauté de Montbéliard, son annexe française : Farel disait que l'administrateur en chef des églises de la principauté avait entrepris de *castalioniser* tout le comté.

Il est connu dans toute l'Allemagne, les Pays-Bas, il a des relations en Angleterre, en Espagne, et il compte des disciples qui défendent sa doctrine de liberté.

Sa notoriété est telle qu'il faillit être nommé professeur à ~~l'Université de Bâle~~, dans la chaire même qu'avait occupée Théodore de Bèze.

Au mois d'octobre 1562, il fait paraître un nouvel ouvrage, *Conseil à la France désolée*, qui lui valut à la fois les colères et les sarcasmes des catholiques et des protestants. Le *pauvre visionnaire de Bâle*, comme l'appelle M. Buisson, avait entrevu, dix ans avant la Saint-Barthélemy, quel mal allait faire à la France le déchainement des haines religieuses. Son volume venait l'année après la publication d'un opuscule d'*Etienne Pasquier*, déjà une célébrité du barreau de Paris, *Exhortations aux princes et seigneurs*, dont la conclusion était aussi formelle que le sera celle de Castellion : « Le moyen de pacifier tous les troubles ? Il n'y en a pas de plus prompt et de plus expéditif que de permettre en votre République

au
collège de
Lausanne
(1562-81)

deux Eglises : l'une des Romains, l'autre des Protestants ».

D'autres voix s'étaient fait entendre en faveur de la tolérance, celle de l'amiral *Coligny*, de *Michel de l'Hôpital*, et ces efforts pour une pacification des esprits qui n'aboutirent pas et dont malheureusement on méconnût l'importance, font écrire à M. Buisson ces belles phrases historiques :

« La grande folie des guerres de religion, qui a mis dans notre sang un ferment de fanatisme étranger au tempéramment français, n'était pas un fait nécessaire, ce n'était pas même un fait naturel et normal : il pouvait être évité, il a failli l'être ; c'est déjà trop qu'il ait été rendu possible par un désastreux concours de circonstances, et qu'il ait été rendu inévitable, peut être irréparable, par la faiblesse des uns, par les crimes des autres » (1).

Sébastien Castellion, dans des circonstances qui allaient devenir tragiques, a pu, avec la plus grande raison, se rendre ce témoignage qu'il a fait son devoir ; il espère qu'au moins quelqu'un connaîtra qu'il a dit la vérité, et qu'ainsi il n'aura pas perdu sa peine.

Ces conseils à la France désolée sont animés

(1) *F. Buisson*, ouvrage cité, tome II, p. 242.

du même esprits que ses écrits précédents. Il s'adresse aux catholiques et leur dit que les doctrines et les actes qu'ils reprochent aux protestants, pour lesquels ils sont rôtis tout vifs à petit feu, ne sont pas fondés sur l'Ecriture : « et ne voilà-t-il pas une belle et juste cause de brûler les gens tout vifs ?... Voudriez-vous qu'on vous fit ainsi ? Voudriez-vous qu'on vous persécute pour n'avoir pas crû ou confessé quelque chose contre votre conscience ? » Et aux Evangéliques : « Vous avez aimé vos ennemis et rendu bien pour mal, et béni ceux qui vous maudissaient mais sans leur faire d'autre résistance que celle de vous enfuir, et tout cela selon le commandement du Seigneur. D'où vient maintenant un si grand changement en quelques-uns de vous ?... Vous employez sac et bagues, voire le bien des pauvres, en hallebardes et tuez et massacrez et mettez à la pointe de l'épée vos ennemis et emplissez et souillez les chemins et les rues, voir les maisons et temples du sang de ceux pour lesquels le Christ est mort comme pour vous et qui sont baptisés en son nom comme vous ».

Et il adresse à la France cette apostrophe qu'elle eût tant gagné d'entendre : « Le Conseil qui t'est donné, ô France, c'est que tu cesses de forcer consciences, ni tuer, ni persécuter, mais permettre qu'en ton pays il soit loisible à ceux qui

croient en Christ et reçoivent le Vieux et Nouveau Testament de servir Dieu, selon la foi non d'autrui, mais la leur ».

Cet appel à la raison, à l'amour, à la tolérance n'a pas été entendu au xvi^e siècle : il va trop loin et trop haut dans un temps où on pouvait encore sans soulever la colère vengeresse des peuples, envoyer les hérétiques au bûcher. « On reste confondu devant les perspectives que cet apôtre de la tolérance, précurseur de la paix basée sur le droit des consciences, ouvre devant les rois et les peuples. (1) » Et M. Giran ajoute que le petit livre de Castellion dépasse la portée du Contrat social de Jean-Jacques Rousseau, en faisant entendre en plein xvi^e siècle la voix de Tolstoï, l'apôtre de la non-résistance au mal par la violence.

La solution qu'il offre aux deux partis nous paraît si sage, elle est aujourd'hui à peu près si universellement adoptée, qu'on se figure mal l'opposition qu'elle rencontra chez les deux partis adverses : *Laisser les deux religions libres : que chacun tienne, sans contrainte, celle des deux qu'il voudra.*

Or, les protestants de France, inconscients du péril qui les menaçait, prenaient au Synode géné-

(1) Et. Giran, ouvrage cité p. 395.

ral de Lyon, en 1563, la résolution de dénoncer à toutes les Eglises réformées de France le livre de Sébastien Castellion comme une pièce très dangereuse, dont on doit se donner garde.

Les objurgations de Castellion ne furent pas suivies et les deux fractions adversaires devaient vider leurs querelles par les armes. « L'honneur de Dieu avant tout, et il faut croire que, pour les uns et les autres, l'honneur de Dieu ne souffrait pas que les hommes fussent frères. » (1)

Les persécutions contre Castellion continuent, on s'en prend à sa famille. Son neveu, Michel Chatillon, lui écrit que les Ministres de Genève ont dit à la tante Jeanne (une des sœurs de notre héros), qu'il était le plus méchant diable d'enfer et qu'ils feront qu'elle le croie. « Nous ne croyons nullement que vous soyez tel que le monde vous dit ; mais pourtant, ma tante Jeanne et moi, vous mandons que vous donniez bien garde de Satan, le grand tentateur ».

On lui reproche de professer les plus graves erreurs sur la prédestination, le libre arbitre, le péché originel, la parole de Dieu, l'Esprit Saint, la justification de la foi, ainsi que sur la répression de l'hérésie.

Menteur, faussaire, blasphémateur, anabaptiste

(1) *Et. Giran*, ouvrage cité, p. 409.

déguisé, inepte profanateur des choses saintes, puant sycophante et patron des hérétiques, des adultères, des homicides, — dans l'officine de Satan, telles sont les aménités que Théodore de Bèze lui adresse. Cette violente controverse, où le beau rôle appartient à Castellion, ne suffit pas aux Calvinistes.

La réponse de Bèze, dédiée aux pasteurs de Bâle, le fit comparaître une fois encore devant le Conseil de Bâle.

Une plainte fut adressée contre lui au mois de novembre 1563, où il était dénoncé comme libertin, pélagien, patron de tous les criminels hérétiques, adultères, voleurs et homicides, papiste et blasphémateur, comme académique et imbu de l'esprit de l'anabaptisme.

Castellion demande la permission de répondre à des écrits par des écrits où qu'il puisse être confronté devant le Conseil avec Calvin et de Bèze : « S'ils prouvent leurs accusations, j'offre ma tête au supplice mérité. S'ils ont bonne conscience, ils ne doivent pas craindre le tribunal de Bâle, ceux qui n'ont pas craint de m'accuser devant le monde entier. Mais s'ils ne justifiaient pas leurs allégations, il sera juste qu'on les tienne pour calomniateurs ».

Le procès ne put avoir lieu : les émotions que lui causèrent ces poursuites, les attaques incen-

santes dont il était l'objet, avait aggravé son mauvais état de santé. Il avait songé à partir pour l'exil, désespérant d'être jamais en paix dans des pays où triomphait l'orthodoxie autoritaire », à suivre en Pologne, où il s'était réfugié, son ami, *Bernardino Ochino*, condamné à sortir de Bâle pour avoir écrit contre la Trinité.

Mais il mourut le 29 décembre 1563, à l'âge de 48 ans. Il avait succombé des suites d'une maladie qui le minait depuis longtemps, provoquée, d'après l'opinion commune, par les privations, les veilles et les peines qui avaient usé son tempérament avant l'âge.

La mort de Sébastien Castellion fut un deuil pour l'Université de Bâle. Les honneurs publics lui furent rendus ; son cercueil fut porté par ses élèves et il fut inhumé dans le cloître de la cathédrale de Bâle, dans le tombeau de l'illustre famille Grynée. Trois jeunes Polonais, fils de haute maison, firent graver à leurs frais, dans le marbre en témoignage de leur vénération, une épitaphe pour leur maître vénéré.

Ses adversaires ne cachèrent pas leur joie. L'un d'eux, *Bullinger*, de Zurich, s'écria : « Castellion est mort ; tant mieux ». Un calviniste fervent avait demandé, dans ses prières, que Dieu délivre l'Eglise de cette peste.

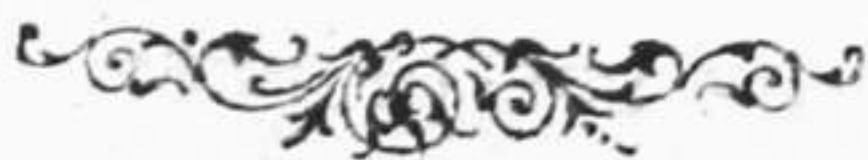
Ainsi se termine l'existence d'un homme auquel il n'a manqué, selon M. Buisson, que le prestige des circonstances extérieures pour en faire une des plus importantes personnalités de la Réforme française.

« Il n'a occupé, ni dans le monde, ni dans l'Eglise une place éminente. En ce siècle de fièvre, dont il ressent vivement toutes les émotions, il semble s'appliquer autant à s'effacer de la scène que d'autres à y paraître ». (1)

Il s'efface tellement qu'on ne sait presque rien de sa famille et qu'on ne peut pénétrer dans son intimité. Sa vie est tout intérieure. Et cette gravité huguenote que n'eut pas désavoué C. Calvin, lui interdit toute effusion.

Castellion avait eu neuf enfants de ses deux mariages. Un seul semble s'être élevé au-dessus de la condition d'artisan, le dernier, *Frédéric*, né en 1562 qui, après avoir fait de bonnes études à l'Université de Bâle, devint professeur de rhétorique à Bâle. Il mourut dans l'exercice de sa charge, en 1613, à l'âge de 51 ans.

(1) *F. Buisson*, ouvrage cité, tome II, p. 267.





A SEBASTIEN CASTELLION
LE REFORMATEUR LIBERAL
HOMMAGE DE FERVENTE GRATITUDE
DES LIBRES CROYANTS FILS DE LA REFORME



L'INFLUENCE DE CASTELLION LE PROTESTANTISME LIBÉRAL EN HOLLANDE

L'influence qu'a exercée Sébastien Castellion après sa mort a été considérable : ses manuscrits furent imprimés et réimprimés ; des Eglises protestantes les utilisèrent comme manifestes et comme programmes et sa doctrine triompha sur plusieurs points de celle de Calvin. Il représente le protestantisme libéral par sa proclamation de la *tolérance* et par la place secondaire qu'il assigne à l'uniformité dans le dogme et au dogme lui-même.

Au lendemain de sa mort, de vives controverses eurent lieu dans le *canton des Grisons* entre les partisans des poursuites séculières contre les hérétiques et ceux qui refusent de les punir. Dans cette partie de la Suisse, des réfugiés italiens, aussi peu disposés à accepter le joug luthérien et calviniste que le joug papiste, y affluaient, esprits aventureux, se faisant eux-mêmes une religion.

La liberté religieuse ne fut jamais plus d'actua-

lité qu'en l'année 1578, où *Fauste Socin*, prit l'initiative de faire imprimer les manuscrits de Sébastien Castellion. C'était le neveu de *Lélio Socin*, protestant italien, fondateur du socianianisme, secte qui rejette les mystères et la divinité de Jésus-Christ et ne voit en définitive dans la religion chrétienne que son sens profondément moral. Ces écrits posthumes sont les *Quatre Dialogues* et les *Quatre petits Traités*, qui valurent à leur auteur défunt une popularité qu'il n'avait pas connue de son vivant.

L'influence de Castellion en faveur de la liberté religieuse et de la tolérance se continuait avec plus de force ; la réfutation vive et hardie des doctrines calvinistes était lue avec avidité par de nombreux esprits dans le monde protestant. Il pose les fondements d'une religion nouvelle basée sur la liberté, et comme l'a écrit M. Giran, ces ouvrages renferment en quelque sorte un projet de Réforme de la Réforme calviniste. « Persuadé que la doctrine calviniste est une cause de désespérance et de pessimisme noir, il la transforme en un optimisme rayonnant qui fait du Christ le grand libérateur spirituel. Le Christ galiléen reprend ici toute sa valeur de messenger divin et de médecin des âmes.

... Il est un Dieu d'Amour et de Pardon et nous y reconnaissons le Dieu de l'Évangile. C'est une

religion de paix et de liberté, d'énergie humaine et de volonté triomphante, un stoïcisme chrétien, exempt de fatalisme et tout imprégné d'amour, une religion d'espoir et de joie, capable de mettre quelque lumière au sein des existences les plus tristes (1) ».

Cette religion épurée, détachée des dogmes et profondément humaine, a fini par rallier les Calvinistes eux-mêmes qui, pour rendre la doctrine de Calvin supportable, en ont été réduits à lui attribuer des idées et des arguments qu'il n'avait cessé de dénoncer dans les écrits de son redoutable adversaire.

Mais c'est de la Hollande que devait venir la résurrection de l'œuvre de Sébastien Castellion ; c'est là que sa pensée, se mêlant à des luttes tragiques, allait contribuer à faire éclore la liberté religieuse.

Au moment où les manuscrits des Quatre Dialogues s'imprimaient, la *République des Sept Provinces Unies* échappait à la fois au joug de l'Espagne et à l'autorité de l'Eglise catholique. Notre grand *Edgar Quinet* a marqué le caractère de cette lutte religieuse et politique dans son ouvrage trop peu connu, *Marnix de Saint-Aldegonde*.

Puis le protestantisme hollandais devait se

(1) *Et. Giran. Ouvrage cité, p. 466.*

partager en deux tendances : la libérale, s'inspirant des écrits et de l'enseignement de Sébastien Castellion, et la tendance orthodoxe, la plus fidèle à la doctrine autoritaire de Calvin. Ce conflit aboutit à la lutte entre les *Remonstrants* et les *Contre-Remonstrants*. Deux hommes y ont été les ardents défenseurs de la liberté : *Coornhert*, célèbre en Hollande, ancien secrétaire des Etats de Hollande, qui a tant fait pour l'émancipation de son pays ; *Arminius*, qui a donné son nom à la tendance dont il avait été le premier champion public, l'*arminianisme*, qui dérive directement des écrits de Sébastien Castellion.

M. Ferdinand Buisson et *M. Etienne Giran* ont parlé en termes émouvants de cette lutte fratricide. Les mesures prises par les calvinistes hollandais contre les anabaptistes et les tortures qu'ils leur avaient infligées indignaient Castellion de son vivant. On n'insistera jamais assez sur cette attitude de notre compatriote, faite de raison et de douce pitié à l'égard de ceux qu'on appelait des hérétiques. « *Je crois que ceux qui poursuivent les anabaptistes ne sont pas moins dans l'erreur que ceux qu'ils condamnent. Tuer pour cause de religion est pire, c'est une erreur infiniment plus grave !*

Car l'esprit de persécution est tout à fait contraire à l'esprit du Christ (1).

A partir de 1581, on assiste à une véritable résurrection de la pensée de Castellion. Coornhert, qu'affectaient les troubles suscités par les luttes religieuses, s'efforça de libérer les consciences. Il ne craignit pas, en véritable disciple du savant théologien libéral, à mener une vigoureuse campagne contre les dogmes catholiques. Il traduisit les *Quatre Dialogues*. « *L'utilisation pratique de la pensée de Castellion devint d'un usage courant aux Pays-Bas, au sein de l'Eglise réformée, contre la domination calviniste (2).* »

On réimprime le *Conseil à la France désolée*, et l'éditeur fait allusion à la *Chandelle de Savoie*, qui éclairait le monde protestant de tout son éclat.

En 1608, les « innovateurs » ou libéraux prirent le nom d'Arminiens, et rédigèrent la fameuse « Remonstrance » aux Etats de Hollande, tout imprégnée du pur esprit de Castellion.

M. Giran écrit que c'eût été une grande joie pour le grand Réformateur d'entendre exposer librement ses idées personnelles, sans même que son nom, sur qui pesait la plus grande suspicion, fut prononcé.

(1) *Lettre au pasteur Nicolas Blesdyck*, citée par M. Giran.

(2) *Et. Giran*, p. 511.

Enfin, on édite l'admirable réfutation du libellé de Calvin qui soutenait le droit de punir de mort les hérétiques : le *Contra libellum Calvini*, qui était resté manuscrit ; l'éditeur anonyme, en présentant l'œuvre de Sébastien Castellion, écrivait ces nobles paroles : « S'il est sous le soleil un pays où l'on ait détesté et haï la contrainte en matière de conscience ou, ce qui est tout un, la mise à mort des hérétiques, s'il est un pays où l'on s'y s'est opposé, où on l'ait combattue à outrance, c'est bien notre libre Néerlande. »

Et M. Giran s'écrie : « Ceux dont la pensée, à travers les siècles va chercher pieusement la sienne, ceux qui l'aiment pour les souffrances imméritées qu'on lui imposa, pour son héroïsme, pour son œuvre immortelle et pour ses géniales intentions spirituelles, ceux-là, dans leur être profond, gardent une gratitude émue aux libres croyants hollandais qui, ressuscitant sa pensée à une heure si grave, la jetèrent palpitante de vie dans la lutte engagée (1). »

Les libres croyants succombèrent au Congrès de Dordrecht en 1618 et plus de deux cents pasteurs furent bannis.

Ils purent rentrer en Hollande en 1625 et furent officiellement autorisés à prêcher leur doctrine.

(1) *Et. Giran*, p. 525.

Désormais, les principes qu'ils avaient semés avec tant de courage étaient lancés dans le monde. L'œuvre de libération qu'ils préparaient devint les principes de l'humanité consciente que la Révolution de 1789 allait définitivement réaliser.





CONCLUSION

Sébastien Castellion rencontre aujourd'hui de fervents admirateurs et des disciples fidèles, tant en France qu'à l'étranger parmi les protestants libéraux, les libres-croyants et les libres-penseurs.

Au mois de juillet 1913, le *Congrès international du Progrès religieux* réunissait, à Paris, de nombreux chrétiens progressifs et des libres-croyants. Le professeur *Viénot*, dans un rapport sur Castellion et la Tolérance au xvi^e siècle, rappelait ses efforts obstinés en faveur de la liberté religieuse.

Puis M. Etienne Giran, dans une autre communication intitulée, *le Quatrième Centenaire de Castellion*, écrivait que Castellion avait découvert la différence essentielle entre *la foi et la croyance*. Il ajoutait qu'il serait temps de penser à élever un monument à Castellion et il demandait qu'à l'occasion du quatrième centenaire de sa naissance, une plaque fut apposée sur son tombeau à Bâle.

Le vœu de si nombreuses personnalités en faveur de la glorification d'un des plus purs héros de la pensée libre est exaucé : une belle âme si longtemps méconnue et une belle vie qui rencon-

tra tant d'amertume et souffrit les pires maux devaient être tirées de l'oubli.

C'est une grande gloire pour notre petit pays d'avoir donné le jour à une personnalité qui a été si éminente dans le domaine de la philosophie, de la littérature ; surtout qu'à cette gloire d'avoir été un des plus grands hellénistes et latinistes de son temps, s'ajoute celle de s'être montré un des premiers défenseurs de la liberté religieuse et de s'être affirmé un véritable protagoniste de la liberté de conscience, de la tolérance la plus large et la plus éclairée, plus de trois cents ans avant notre époque, en luttant contre l'autoritarisme de Calvin.

Sa vie est un modèle de dévouement et de labeur ; il a souffert pour les idées qui nous sont chères et qu'il a contribué à répandre dans le monde.

Nous élevons vers cet apôtre des droits de l'humanité enfin reconnus, notre immense gratitude et notre fervente piété, dans notre conviction ardente qu'un jour prochain luira, où les haines entre hommes de convictions différentes prendront fin, et où la fraternité universelle règnera dans le monde.



TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Préface, par F. Buisson.....	VII
Avant-propos.....	IX
Sébastien Castellion, apôtre de la tolérance.....	11
Origine de Castellion.....	13
S. Castellion, à Lyon, années d'études.....	17
S. Castellion, régent du Collège de Genève.....	23
S. Castellion, à Bâle, années de misère.....	31
S. Castellion, professeur ; Premières luttes, M. Servet.....	37
Les Deux Réformes aux prises : Lutttes contre l'Absolutisme calviniste	47
S. Castellion, précurseur du Rationalisme.....	59
L'Influence de Castellion : Le Protestantisme libéral.	69
Conclusion	77

